

La passagère à Toronto

Charles-Antoine Rouyer

Numéro 111, été 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41669ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rouyer, C.-A. (2001). Compte rendu de [*La passagère à Toronto*]. *Liaison*, (111), 28–28.

«La communication des Anglais est auditive. En anglais, on dit "audience", alors qu'en français ou d'autres langues latines, on dit "spectateur", "spectatore".»

La passagère à Toronto Charles-Antoine Rouyer

La passagère, une comédie dramatique de Claude Guilmain, était à l'affiche du 8 au 18 mars dernier en première mondiale à Toronto. Cette nouvelle œuvre confirme l'émergence du dramaturge franco-ontarien, que l'on avait pu découvrir avec *L'égoïste*, sa première pièce.

J'avais été personnellement conquis par *L'égoïste*, une chronique des relations familiales percutante dans un humour vitriolé, en 1999 au Cercle de l'amitié de Mississauga. C'est donc le nouveau texte de Claude Guilmain, l'auteur, que j'allais écouter au Studio du Toronto Centre for the Arts, avant d'aller voir la production de *La passagère*, par Claude Guilmain, le metteur en scène.

Dans *La passagère*, Claude Guilmain confirme son regard perçant sur des dynamiques humaines, décrites sur plusieurs plans dans une écriture dépouillée. Le Torontois aborde les désirs individuels de reconnaissance publique, la renommée, avec ou sans reconnaissance pour ceux et celles qui aident à grimper les marches menant au succès, ou sans se préoccuper des conséquences de ses actes...

La passagère raconte le voyage d'une jeune Québécoise à Paris, pour aller y étudier le chant, au début du siècle dernier. Son ami pianiste anglophone francophile s'embarque avec elle pour étudier le piano dans la même école. Un riche armateur allemand viendra s'immiscer entre les deux jeunes artistes expatriés, avant une dramatique croisière de retour vers l'Amérique du Nord, sur le Titanic.

Claude Guilmain avait annoncé un thème central à cette pièce : la remise en question de la confiance aveugle des humains dans la technologie et le parallèle avec notre société contemporaine. «L'action de la pièce», précise le programme du spectacle, «se situe à cette époque charnière, de 1910 à 1939, où l'on voit l'ère de l'industrialisation (amorcée dans la seconde partie du XVIII^e siècle en Angleterre avec la création des manufactures) atteindre un niveau d'évolution qui met tous les orgueils dans une effervescence qui ne connaît plus de bornes». Difficile de nier la symétrie avec le monde des affaires par les temps qui courent, en ce début d'ère postindustrielle.

Sur ce fond de critique socio-économique, Claude Guilmain projette sur la trame du classique triangle amoureux des relations humaines complexes, à l'image de *L'égoïste*. Il mêle ici la sensibilité masculine du poète, la voracité charnelle du mâle et un opportunisme au féminin jouant sur ces deux cordes chez l'homme.

Ainsi, la jeune diva, naïve certes, mais ambitieuse et déterminée, cette passagère au long cours, se trouvera une «free ride», une place gratuite sur la route du succès, sans trop savoir le prix que la vie finira par lui faire payer. «Ce n'est pas de sa propre ambition qu'Ève-Marie est la victime», précise Claude Guilmain dans le programme, «mais d'une société qui la force à devenir toujours plus ambitieuse». Libre à soi de souscrire ou pas à cette prémisse.

Claude Guilmain confie aussi dans le programme avoir failli céder à l'ambition dans la démesure pour la scénographie et jouer finalement la carte du dépouillement : un plateau central ouvert sur les quatre côtés et une petite estrade arrière. La mise en scène reste sobre, mis à part des intermèdes comiques un peu trop exagérés, marquant des transitions dans ce spectacle sans entracte. Le tout est saupoudré de quelques pincées multimédias, projection d'un générique en ouverture puis d'une photo, passages de chants accompagnés au piano interprétés en direct par les acteurs. Cette création en demi-teintes s'affranchit des tambours et trompettes spectaculaires du «prime-time», l'heure de grande écoute, qui masque trop souvent un vide dans le contenu.

Avec cette deuxième pièce, *La passagère*, une œuvre postindustrielle aux accents post-féministes, Claude Guilmain semble avoir capturé l'air du temps, illustrant la fonction de l'artiste dans la société pour reprendre la métaphore du Torontois Marshall McLuhan : l'artiste dans la société correspond au canari dans la mine de charbon, où l'oiseau en cage envoyé au fond des galeries avertissait les mineurs, s'il revenait mort, des dangers d'asphyxie par le gaz carbonique; l'artiste explore l'avenir, prend du recul sur son temps et revient (en vie?) dépendre ce qu'il a vu; la société s'engage alors dans cette voie ou pas. Ici, les pinceaux de l'artiste, ce sont les mots de Claude Guilmain (qui avait dû réapprendre l'orthographe pour écrire sa première pièce, lit-on dans la préface de *L'égoïste*.)

L'artiste franco-ontarien, à cette nouvelle croisée des chemins technologique et sociale où se trouve l'humanité, en pleine effervescence mondialiste numérisée et métissée, et nageant à contre-courant du rythme effréné de la vie urbaine, Claude Guilmain vient baisser le volume avec sa plume. Il vient chuchoter dans le calme et la simplicité, loin de la facilité. Aux spectateurs d'ouvrir les yeux, à l'audience surtout de tendre l'oreille, le temps d'une pièce de théâtre... chantée. ●

— Robert Lepage, Toronto, mai 1994